L' AMANT AUTEUR ET VALET,

COMÉDIE EN UN ACTE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.





NAPLES

DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS,

ERASTE, *neveu de Mondor.*

MONDOR, *amoureux de Lucinde.*

LUCINDE, *veuve.*

FRONTIN, *valet de Lucinde & d'Eraſte.*

LISETTE, *ſuivante de Lucinde.*

La Scéne eſt à Paris; chez Lucinde.

L'AMANT AUTEUR ET VALET

COMÉDIE.

SCÉNE PREMIÉRE.

ERASTE *seul.*

O Ciel! Qu'ai-je fait? & comment me tirer de cet embarras? Ne suis je donc né que pour faire des extravagances? Je me suis déguisé pour entrer au service de Lucinde, sans vûes, sans raison, comptant tout gagner, si je pouvois la voir de plus près, & lui parler quelquefois; premiere sotise, & je vais aujourd'hui me faire chasser par une seconde.

SCÉNE II.

ERASTE, FRONTIN.

ERASTE.

AH, Frontin!

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !

ERASTE.

Je suis perdu !

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

ERASTE.

Je suis sur le point de sortir de chez Lucinde.

FRONTIN.

Il faut bien s'y résoudre, & au plutôt.

ERASTE.

Ce matin, suivant tes mauvais conseils....

FRONTIN.

Ce matin, en allant chez votre Imprimeur.

ERASTE.

J'ai laissé dans la chambre de Lucinde.

FRONTIN.

J'ai découvert par le plus grand hasard du monde...

ENSEMBLE. (ERASTE...... Quoi?
(FRONTIN...:. Quoi?

ENSEMBLE. (ERASTE...... Mes vers..........
(FRONTIN.... Votre oncle.......

ENSEMBLE. (ERASTE....... Mon oncle?
(FRONTIN..... Vos vers?

ERASTE.

Mon oncle, dis tu?

FRON-

FRONTIN.

Oui, Monſieur, votre oncle eſt arrivé.

ERASTE.

Et l'as-tu vû ?

FRONTIN.

Quand je l'aurois vû, l'aurois-je pû connoître, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il eſt dans les pays étrangers ?

ERASTE.

D'où ſçais-tu donc qu'il eſt arrivé?

FRONTIN.

J'ai rencontré, dans la rue, un de mes anciens camarades, qui revenoit du Canada ; j'ai cru qu'il pourroit me donner quelques nouvelles de votre oncle ; mais il pleuvoit, & pour lier converſation en lieu plus ſéant, je l'ai fait entrer .... dans un cabaret.

ERASTE.

Allons, finis.

FRONTIN.

J'ordonne bouteille, elle arrive ; nous prenons nos verres, le bouchon ſaute ; nous buvons. Vous jugez bien qu'une ſi chere entrevûe exige le récit de ſes aventures. Ah! que les mers de ce pays-là ſont orageuſes! Il eſſuya une tempête horrible, je ne ſçai quelle côte, à vingt degrés de latitude, & à quarante-deux toiſes de longitude.

ERASTE.

Sçais-tu bien que tu m'impatientes ?

FRONTIN.

Il eſt enfin arrivé avec un Seigneur originaire de Lyon, (c'eſt votre patrie & celle de votre on-

cle) d'environ ſoixante ans, (l'age ſe raporte) qui revient en France avec des biens immenſes; à ce trait-là, j'ai jugé néceſſairement qu'il falloit que que ce fût votre oncle.

ERASTE.

Belle néceſſité? Et t'a-t'il dit le nom de ce Seigneur?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt le ſeul article qui m'ait dépayſé; ce n'eſt point Liſimon qu'il s'appelle.

ERASTE.

Qui, diantre, veux-tu donc dire? ſi ce n'eſt pas Liſimon, ce n'eſt point mon oncle.

FRONTIN.

Belle conſéquence! Vous qui faites des Romans, ne ſçavez-vous pas qu'on change à propos, de nom pour préparer les événemens extraordinaires?

ERASTE.

Comment s'appelle-t'il enfin?

FRONTIN.

Autant que je puis m'en ſouvenir, c'eſt un beau nom! il finit en or. Mine d'or, Medor: aidez-moi un peu.

ERASTE.

Ne ſeroit-ce point Mondor!

FRONTIN.

Oui, lui-même. Je ſçavois bien que je m'en reſouviendrois.

ERASTE.

Je le connois, Frontin, il vient tous les jours ici, je le crois même amoureux de Lucinde.

FRON-

FRONTIN.

Peste! tant pis. Un rival riche est encore plus à craindre qu'un oncle.

ERASTE.

Lucinde n'a rien à désirer du côté de la fortune. Veuve depuis peu, d'un mari vieux, jaloux & brutal, elle goûte trop le plaisir du veuvage, pour s'engager une seconde fois contre son inclination. Mais je me suis perdu moi-même, pour avoir suivi tes mauvais conseils.

FRONTIN.

J'en donne pourtant de bons ordinairement, j'étois sans doute à jeun quand je vous ai donné ceux-là.

ERASTE.

J'ai laissé, dans la chambre de Lucinde, les vers que j'avois faits pour elle, elle les a trouvés, & veut savoir absolument de quelle part ils viennent. Elle s'imagine que quelqu'un nous a gagnés, Lisette ou moi, & nous a fait mille questions, d'un air sevère, qui m'a déconcerté. J'ai pâli, j'ai rougi, j'ai changé vingt fois de visage. Enfin, suivant les apparences, nous allons, Lisette & moi, recevoir notre congé.

FRONTIN.

Tant mieux, car je serois d'avis que vous quittassiez le nom de l'Orange pour rependre celui d'Eraste, & tenter ensuite l'aventure, sous un extérieur un peu plus décent.

ERASTE.

Elle me reconnoîtroit, Frontin, & ne me pardonneroit jamais la témérité de mon déguisement.

FRONTIN.

Hé! croyez-moi, les femmes ne font jamais sincérement fachées des folies que l'amour nous fait faire pour elles. Mais, à propos, comment Lucinde a t'elle trouvé votre dernier Roman, où vous avez si bien décrit nos avenitures & les siennes?

ERASTE.

Elle lit mes ouvrages, sans savoir qu'ils sont de moi, & semble même les lire avec plaisir: elle les loue, & c'est le seul suffrage qui puisse me flâter. Je me trouve le plus heureux des hommes d'avoir un talent qui puisse lui procurer quelque amusement. L'envie de lui plaire me rendoit tout aisé; l'Amour fait disparoître la gêne du travail, & m'inspire beaucoup mieux qu'Apollon.

FRONTIN.

Parbleu, je n'ai pas de la peine à le croire. Il m'inspire bien, moi qui vous parle. Je travaille, depuis quelques jours, à l'Histoire de ma vie; vous y verrez des traits aussi singuliers, des tournures aussi extraordinaires, une morale d'une nouveauté, d'une force .... Mais, à propos, avez-vous songé à gagner Lisette? Je vous avertis qu'il faut l'avoir pour confidente ou pour surveillante éternelle; & si une fois elle s'aperçoit....

ERASTE.

Je n'ose m'y résoudre. Il y a deux jours que je cherche l'occasion de lui déclarer mon secret, & quand je l'ai trouvée, je ne sçai quelle crainte me retient. Je la regarde, je soupire, & je n'ose lui dire davantage; car enfin, si elle me découvre à sa maîtresse.... FRON-

FRONTIN.

Ne craignez rien. Dites lui que je suis dans vos intérêts, & attendez tout de son zèle; elle m'aime, c'en est assez pour vous être favorable. La voici: je retourne chez votre Imprimeur.

SCÉNE III.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Eraste*.

ADieu, Camarade, (*à Lisette*.) Bon jour, mon petit cœur, je voudrois pouvoir donner un moment d'audience à ton amour; mais une affaire de la derniere considération m'appelle ailleurs. Adieu, ma Reine.

(*Il sort.*)

SCÉNE IV.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE, *à part*.

ADieu, mon fat. Il fait bien de s'en aller, sa présence commençoit à m'ennuyer, & je crois que je ne l'aime plus; l'Orange vaut mieux que lui, & je crois ne lui être pas indifférente.

ERASTE.

Vous parlez ſeule, Mademoiſelle Liſette,

LISETTE.

Je faiſois une petite réflexion, où vous aviez quelque part.

ERASTE.

Vous voulez parler de ces vers, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Pas tout à fait. Cependant vous avez eu grand tort de vous charger d'une pareille commiſſion, & tout autre, à votre place, eſſuyeroit de ma part des reproches très vifs.

ERASTE.

Je vous ſuis obligé de l'exception; mais je puis vous aſſurer que ſi vous me connoiſſiez bien, vous ne me ſoupçonneriez pas de m'être chargé d'une commiſſion ſemblable. Uniquement occupé des affaires de mon cœur, je ne me crois pas fait pour conduire celles des autres.

LISETTE.

Tant pis, car c'eſt un talent néceſſaire dans notre état; mais il faut eſpérer que les moyens que vous prendrez pour vous-même, vous mettront à portée de pouvoir ſervir les autres; & il me paroît que vous ne débutez pas ſi mal.

ERASTE.

Comment je ne débute pas ſi mal! Qu'entendez-vous par là, je vous prie?

LISETTE.

Une choſe toute naturelle. C'eſt que vous aimez, que vous cherchez à plaire, & que vous réuſſiſſez aſſez bien.

ERA-

ERASTE, *à part*.

Se seroit-elle apperçue que Lucinde eût quelque
(*haut*)
bienveillance pour moi ? Ce que vous dites-là est assurément bien flatteur. Mais sur quel fondement vous êtes-vous imaginée que j'étois amoureux?

LISETTE.

Mais sur bien des apparences, des empressemens, des regards.... des gestes .... des soupirs même quelquefois: tout cela m'a dit que vous aimiez, & tout cela m'a dit vrai.

ERASTE, *à part*.

Elle a deviné le motif de mes attentions & de
(*haut*.)
mes assiduités. Ensorte donc que si je vous faisois confidence de quelque affaire de cœur, vous ne me seriez point contraire?

LISETTE, *à part*.

Bon. Voici qui va nous mener à une déclara-
(*haut*.)
tion en forme. Mais.... non, vous sçavez qu'ordinairement une affaire de cœur n'a rien d'effrayant. Sans trop de curiosité, ou en êtes vous?

ERASTE.

Jusqu'à présent je me suis contraint, & mon amour, malgré sa violence, n'a point encore osé se faire connoître.

LISETTE, *à part*.

Effectivement, il ne m'en a pas encore ouvert la
(*haut*.)
bouche. Mais vous avez tort, c'est aimer en pure
per-

perte. Parlez croyez-moi, la timidité ne sied plus à votre âge, surtout avec des personnes qui ne sont point accoutumées à faire les avances. Parlez, vous dis-je : j'oserois presque vous assurer qu'on vous écoutera sans colere. Les femmes ont aujourd'hui l'esprit mieux fait qu'au bon vieux tems; elles ne se fâchent plus contre ceux qui les aiment, & la reconnoissance, sur cet article est la vertu favorite du Sexe.

ERASTE.

Ne me trompez-vous point? Avez-vous remarqué dans l'objet de mes feux quelques dispositions favorables? .... Ah! que ne vous devois-je point!

LISETTE, *à part.*

(*haut.*)

Il s'enhardit. Aidons un peu à la lettre. Pensez-vous, Monsieur, qu'on voulût badiner sur une affaire sérieuse? Oui; l'on m'a fait confidence des sentimens que vous inspirez; & pour vous donner des preuves de ce qu'on vous avance, vous verrez votre rival maltraité à vos yeux même : je crois qu'après un pareil triomphe, vous ne douterez plus de votre victoire.

ERASTE, *à part.*

Elle congédieroit Mondor! Puis-je me flâter d'un pareil bonheur? Puis-je croire qu'une si glorieuse conquête? ....

LISETTE.

Glorieuse conquête. Les Amans & les Gascons sont furieusement amis de l'hiperbole. N'importe, je vous la pardonne. L'objet aimé nous frappe toujours d'illusion, & l'on doit excuser les yeux que l'on éblouit.

ERA-

ERASTE.

Quoi férieufement, vous croyez que Lucinde ne s'offenceroit point d'une paffion ....

LISETTE.

Et qu'a-t'elle d'offençant ? Vos vûes ne font-elles pas légitimes ?

ERASTE.

Je puis vous l'affurer, & je fuis même d'une condition ...

LISETTE.

Oh, je vous difpenfe de faire vos preuves de Nobleffe. Ne craignez rien, ma maîtreffe approuvera vos feux ; ce n'eft point lui manquer de refpect que d'avoir des fentimens auffi louables ; & après tout, fi cela lui déplaifoit, nous nous pafferions fort bien d'elle.

ERASTE.

Nous nous pafferions d'elle !

LISETTE.

Cela vous étonne ? Ayez meilleure opinion de vous, &, je l'ofe dire de ma délicateffe, fi vous meritez qu'on vous aime, il n'y a point de fortune que je ne vous facrifie ; mais tout ceci doit fe faire par degrès, au moins. Vous voyez le prix, fongez à le mériter.

ERASTE *à part.*

Elle n'a pas mal pris le change, & moi auffi : Ah ! je m'étonnois bien que Lucinde...

LISETTE.

J'entens quelqu'un. Pefte foit de l'importun ; Cette converfation, quoique préliminaire, nous alloit conduire aux articles. Ah ! c'eft Monfieur Mondor.

SCÉ-

SCÉNE V.

MONDOR, ERASTE, LISETTE,

MONDOR.

BOn jour, ma belle enfant, comment se porte Lucinde? Dis-moi, comment va son cœur? en qualité de Femme de chambre, tu dois en avoir la direction.

LISETTE.

Tout ira bien, Monsieur, c' est moi qui vous le dis.

MONDOR *à part à Lisette*.

Que fais-tu ici de ce garçon? Sa phisionomie ne me revient pas. Il refusa l'autre jour un présent que je voulois lui faire; c'est un nigaut, il a l'air benêt.

LISETTE.

C'est pourtant un bon garçon, mais il y a peu de tems qu'il est dans le service, il ne sait point encore les regles. Dans le fond, il vous honore, & vous respecte infiniment.

MONDOR *à Eraste*.

Ah! c'est quelque chose. Cela est-il vrai?

ERASTE.

Vous me feriez tort d'en douter, Monsieur.

MONDOR.

Effectivement, je ne lui trouve pas l'air si extraordinaire je lui crois du discernement. Oh ça, Li-

Lisette, j'aime Lucinde, comme tu sais, & à mon âge on n'a pas du tems à perdre. Crois-tu que je puisse me déclarer ? Je n'aime point à languir, moi, Voilà la quatrieme fois que je vois ta Maîtresse, & je ne lui ai point encore déclaré mon amour, quoique je l'aye aimée à la premiere vûe; ce silence respectueux mérite quelque chose. Fais ensorte que ta maîtresse m'en sache gré, & que toutes mes visites me soient comptées.

LISETTE.

Déclarez vous, Monsieur, & je me charge du reste, Je lui parlerai incessamment de vous, & lui vanterai votre mérite. Il y a mille amans qui font plus de progrès par les services qu' on leur rend que par leur presence.

ERASTE.

Qu'elle est officieuse!

MONDOR.

Je vais donc m' offrir, moi, mon cœur, ma main, sans compter une fortune immense.

LISETTE.

On pourroit dire que les biens ne sont avantageux qu'autant qu'on en sait faire usage; mais je répondrai que vous êtes d' une générosité....

MONDOR:

Il est vrai que je donne de bon cœur, & cela me fait ressouvenir de te faire accepter cette bague.

LISETTE.

Mais, Monsieur....

MONDOR,

Prens, te dis-je, & ne fais point la ridicule pour une bagattelle semblable.

LISETTE.

Vous vous mocquez, Monſieur, votre main donne un prix ineſtimable au moindres préſens que vous faites, & je reçois celui-ci ſans ſcrupule, parce que je vous regarde déjà comme mon maître.

SCÉNE VI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE.

CEla m'inquiéte à la fin; voilà pluſieurs galanteries de cette nature, que je reçois ſans ſavoir de quelle part.

MONDOR.

Ah! Madame, je vous demande pardon de ne m'être pas plûtot apperçu de votre arrivée; je vois bien que l'amour ne donne pas le talent de deviner.

ERASTE *à part.*

Mon cœur me l'avoit pourtant annoncée.

LUCINDE.

Comment donc? Vous êtes galant; Monſieur.

MONDOR.

Je ſuis mieux que cela, Madame, je ſuis vrai. Je viens d'un pays où l'on dit bonnement ſa penſée. Il ſemble qu'on reſpire encore dans cet heureux climat, un air de cette franchiſe & de cette droi-

droiture naturelle aux Sauvages, mais surtout en fait d'amour. On se voit, on s'aime, on se le dit; si l'on se convient, on s'épouse. Pour moi, je trouve ce procédé charmant; &, si c'étoit la mode, je vous demanderois sans façon. Madame, suis je votre fait.

ERASTE *à part.*

La délicate façon d'aimer.

LISETTE.

Que ne suis-je en Canada.

LUCINDE.

Que ce pays ressemble peu à celui dont vous parlez? La bouche est rarement ici l'interprête du cœur: fort volontiers chacun y pense mal des autres; mais par ménagement, bienséance ou interêt, on se trouve obligé de déguiser ses sentimens; ce qui a fait introduire, pour la commodité du commerce de la vie, une espéce de jargon, qu'on apelle galanterie, politesse, savoir-vivre, à la faveur duquel on se dit réciproquement les choses du monde les plus obligeantes; mais c'est sans consequence, on en est convenu, & si quelqu'un étoit assez dupe pour prendre ces complimens au pied de la lettre, on l'accuseroit de ne pas savoir son monde.

MONDOR.

La parole n'est faite que pour exprimer ce qu'on pense, & voici le fait: un heureux hasard m'a fait lier connoissance avec vous; la lettre dont votre oncle le Gouverneur m'a chargé, me l'a

l'a procurée. Vous m'avez permis de vous rendre mes devoirs, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous aimer, parce que j'y trouve un plaisir inexprimable. Je puis donc vous offrir, avec ma main, le partage de cent bonnes milles livres de rente. Si j'étois jeune, je vous crois si désintéressée, que je ne vous parlerois pas de mon bien; mais je commence à ne l'être plus. Il vous faut un prêtexte pour m'épouser, je vous l'offre.

LISETTE *bas à Lucinde.*

Résistez à cela, si vous pouvez.

LUCINDE.

Si vos propositions sont sinceres, elles ne sont pas moins brillantes? mais si j'allois vous tromper, moi.

MONDOR.

Est ce que vous savez votre monde? Allez, allez, je vous connois trop pour la craindre.

LUCINDE

Vous avez raison, & c'est parce que je suis sincere, que je vous conseille de prendre encore du tems pour me mieux connoître. Je me suis mariée par obeissance, vous voulez, que je me marie par raison. Voilà deux motifs qui ne sont pas faire de l'hymen une épreuve bien avantageuse, & je voudrois avoir plus que de la reconnoissance pour un homme qui auroit voulu faire mon bonheur.

MONDOR.

C'est à-dire; que vous ne sentez point pour moi de passion violente?

LU-

LUCINDE.

Non, vraiment.

MONDOR.

Je le crois, vous n'avez pas eu le tems; aussi n'avez-vous point d'aversion...

LUCINDE.

J'en suis bien éloignée.

MONDOR.

Voilà tout ce que je demande. Un mari est trop heureux quand on ne le trouve pas insupportable.

LISETTE *bas à Lucinde*.

Quel trésor, Madame?

MONDOR.

Et je ne vous donnerai pas seulement le tems d'être indifférente. Tous vos momens seront marqués par des plaisirs nouveaux.

LUCINDE.

Vous êtes d'une humeur charmante.

MONDOR.

Vous pouvez compter sur des complaisances infinies & perpétuelles. Ce sont ordinairement les mauvaises manieres qui détruisent l'amour entre les époux; & par conséquent les bonnes doivent le faire naître.

LUCINDE.

Savez-vous bien que vous êtes dangereux, Monsieur, & que de pareils sentimens valent, pour le moins, les agrémens de la jeunesse?

MONDOR.

C'est à-dire, que vous vous rendez.

LUCINDE.

Oh ! pas encore, car je me défie des Poëtes; ils exagerent ordinairement, & vous faites de si jolis vers, que je crains que vous ne donniez dans la fiction.

MONDOR.

Des vers, Madame! si j'osois vous demander ce que vous entendez par-là

LUCINDE.

Allez, Monsieur, je ne suis point ridicule; loin de m'en fâcher, je vous permets de m'en donner souvent; car ils sont tres-jolis.

MONDOR.

Parlez-vous sérieusement, Madame! Je vous ai donné des vers, moi? Vous vous mocquez, je n'en ai jamais sçu faire.

LUCINDE.

Ne vous en défendez point: je vous dis qu'ils m'ont fait plaisir.

MONDOR, *bas.*

Que diable veut-elle donc dire avec ces vers? (*haut.*) Mais, Madame, jettez seulement les yeux sur moi, ai-je l'air & l'encolure d'un Poëte.

LISETTE *à Mondor.*

Si c'est vous qui les avez faits, pourquoi ne pas l'avouer! Vous auriez fort bien pû vous adresser à moi pour les faire tenir.

MONDOR.

A l'autre!

LI-

LISETTE, *à Lucinde.*

à Mondor.

C'est Monsieur qui les a faits. Dites donc qu'oui.

MONDOR.

Mais il y a conscience, je n'ai jamais fait que des lettres de change, moi.

LUCINDE.

Tenez, lisez vous-même. Je suis persuadée que vous les trouverez bons, quoiqu'ils soient de vous.

MONDOR *lit mal.*

Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné.....

Parbleu, voilà des vers que je pourrois fort bien avoir faits; ils ne valent pas le diable.

ERASTE.

Monsieur, la plûpart des Poëtes n'ont pas le don de bien lire leurs ouvrages. Je me suis fait une étude particuliere de la lecture, & si vous voulez que je vous épargne la peine.....

MONDOR.

Tu me feras plaisir, l'Orange. Voyons comment tu t'en tireras.

LUCINDE *à Lisette.*

Il le fait exprès.

LISETTE.

Sans doute.

ERASTE, *lit.*

Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné, je la vois chaque jour,
Mais ce bonheur fait naître mes alarmes:

Il redouble les feux dont je suis consumé,
Et le respect veut que je les dévore :
Amour ! je n'attens point le plaisir d'être aimé :
Mais donne-moi celui de dire que j'adore.
(*Il regarde Lucinde en soupirant*)

LUCINDE.

L'Orange lit fort bien vraiment.

MONDOR.

Le respect... que j'adore..... cela est assez joli.

LUCINDE.

Vous convenez donc que c'est de vous qu'ils me viennent.

MONDOR.

Puisque vous le voulez absolument, il faut bien (*bas.*) que cela soit. Il n'y a pourtant rien de si faux. (*haut.*) Parbleu vous ne pouvez plus vous dispenser de faire quelque chose pour moi, Madame, puisque je fais pour vous.... l'impossible.

LUCINDE *riant.*

Je ne sais qu'en dire; en vérité, je ne puis me resoudre à vous ôter toute espérance; mais sourtout, donnez-moi souvent des vers, donnez-les vous-même; ils n'en seront que mieux reçus.

MONDOR.

Laissez-moi faire, je vous jure que vous n'en manquerez pas, si mon Apollon veut m'être toujours aussi favorable. Adieu, Madame, je vais chez mon Banquier pour y recevoir un payement; car on ne peut pas toujours faire des vers, je reviendrai ensuite. Je vous conjure cependant de faire quelque attention à ma prose.

(à part en ſortant.)
eſte eſt plus ſonore que ma poëſie.... Poëte ! parbleu, je ne penſois pas, en arrivant ici, à me voir enregiſtrer au Parnaſſe, je crois qu'elle ſe mocque de moi.

SCÉNE VII.

LUCINDE, ERASTE, LISETTE.

LUCINDE:

IL ſe divertit & m'amuſe. Tâchons de ſavoir qui de Liſette ou de l'Orange, s'intéreſſe en ſa faveur, & a mis ces vers ſur ma toilette. L'Orange, les a lûs d'une maniere à me faire croire que c'eſt lui. Hé bien, Liſette, que penſez-vous de Mondor ?

LISETTE.

Qu'il vous aime autant que vous méritez de l'être, Madame, & cela ſignifie qu'on ne peut rien ajouter à ſon amour.

LUCINDE.

Il auroit de la peine à s'expliquer mieux, s'il parloit lui-même. Et vous, l'Orange, croyez-vous qu'il m'aime autant que Liſette le dit ?

ERASTE.

Ne me demandez point ſi l'on vous aime, Madame, ce ſentiment doit être naturel à tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître.

LUCINDE.

(*à part.*) (*haut.*)

Ils ſont d'intelligence. Je ne ſuis pas encore décidée ſur ſon compte. Je vous crois tous deux attachés à ma perſonne. Dites-moi naturellement ce que vous penſez là-deſſus.

LISETTE.

Tous ceux à qui vos véritables intérêts ſeront chers, vous conſeilleront de conclure ce mariage. Il eſt prodigieuſement riche, & c'eſt un grand point, Madame.

LUCINDE.

Il eſt vrai. Mais il peut être avare.

LISETTE.

Je ne le crois pas ſujet à ce défaut (*en regardant le diamant.*) Il a une certaine façon de s'annoncer.

LUCINDE.

Je ſuis charmée de ce que tu me dis-là. Mais d'où te vient ce brillant? Il me ſemble l'avoir vû à Mondor.

LISETTE.

Hélas! Il faut qu'il me l'ait donné ſans que je m'en ſois apperçue.

LUCINDE.

Voilà une heureuſe diſtraction.

LISETTE.

Mais je le lui rendrai, & je lui dirai fort bien que cela ne convient pas.

LUCINDE.

(*à part.*) (*haut à Eraſte.*)

Je n'en puis plus douter. As-tu vendu bien cher ton ſuffrage?

ERA-

ERASTE.

Madame, je ne ſuis pas ſujet aux diſtractions : Monſieur Mondor m'a voulu faire des préſens: mais ſes offres m'ont paru indignes de lui & de moi : ce ſont des ſoins aſſidus & une paſſion ſincere & approuvée qui doivent conduire au bonheur d'être votre Epoux ; tout autre ſecours en dégrade le plaiſir & la gloire.

LISETTE, *d'un air de pitié.*

Le beau raiſonnement.

LUCINDE.

Laiſſez-le parler, Liſette.

ERASTE.

Et puiſque Madame me permet de dire mon ſentiment, je lui avouerai que je ſerois ſurpris, après la triſte expérience qu'elle a faite du mariage, de lui voir épouſer un viellard qui ne peut que lui offrir des richeſſes peu capables de flatter un cœur comme le ſien.

LISETTE.

Un vieillard ! Un homme eſt-il vieux à ſoixante ans ? Et je gagerois que Monſieur Mondor ne les a pas encore. Vous feriez mieux de vous taire.

LUCINDE.

Donnez-vous ce conſeil à vous-même, Liſette.

ERASTE.

J'ai le bonheur d'être attaché à Madame, & le ciel m'eſt témoin que ce n'eſt point par intérêt. Mon zèle part d'un motif & plus pur & plus noble, & je ſacrifierois tous les biens du monde plu-

tôt que de lui rien propoſer qui pût la rendre malheureuſe.

LUCINDE *à part.*

J'en ſuis perſuadée. Ce garçon a le cœur excellent.

LISETTE.

Comment malheureuſe ! cinquante mille livres de plus n'ont jamais produit un pareil effet.

ERASTE.

Les richeſſes ſont une foible reſſource contre les chagrins domeſtiques, & une triſte conſolation des malheurs attachés à un mariage mal aſſorti. Un mari vieux eſt ordinairement un mari jaloux; quelque vertueuſe que puiſſe être ſa femme, elle n'en eſt pas moins perſécutée. La certitude où il eſt de ne pouvoir lui plaire, enfante des ſoupçons inſupportables, qu'on augmente en voulant les guerir. Tout lui eſt ſuſpect, juſqu'aux attentions d'une chaſte epouſe. Mais avec un mari jeune & tendre, on trouve un ami dans la ſociété, un conſolateur dans ſes peines, un amant dans le ſein même du mariage, il fait ſon unique affaire de vos plaiſirs, parceque vos plaiſirs ſont les ſiens. Toujours enflammé, toujours conſtant, parce qu'il eſt toujours heureux. Voilà, Madame, l'époux qui peut ſeul mériter votre main & votre cœur.

LISETTE.

Si Madame n'en épouſe jamais d'autre, je lui prédis qu'elle mourra veuve. Vous devriez, pour l'honneur de votre tableau, nous en montrer l'original.

ERASTE.

Il ne ſeroit pas ſi difficile à trouver. Je ne dé-

tail

taille ici que des ſentimens, & Madame eſt ſûre de les trouver, puiſqu'ils doivent-être l'ouvrage de ſes charmes.

LISETTE.

Et moi, je ſoutiens....

LUCINDE.

Il ſuffit. (*à part.*) Tant d'eſprit dans un domeſtique! cela n'eſt pas naturel. Je ſai préſentement à quoi m'en tenir ſur le chapitre des vers. Et vous, l' Orange, je vous rends juſtice. Dans un moment j'aurai une commiſſion à vous donner, Liſette. (*Elle ſort.*)

SCÉNE VIII.

ERASTE, LISETTE.

LISETTE.

APplaudiſſez-vous. Vous venez de faire un beau coup. Ah! que vous êtes heureux qu'on ne puiſſe pas vous vouloir du mal? Prenez-y garde au moins, ce zèle mal entendu vous donneroit un ridicule affreux. Il faut que chacun s'accoutume à penſer ſelon ſon état. Rien n'eſt ſi mal placé qu'un avis généreux dans la bouche d'un domeſtique, & le conſeil qu'il donne, fût-il le meilleur du monde, un maître eſt engagé, par honneur, à faire tout le contraire; c'eſt la regle.

LI-

ERASTE.

C'eſt pour celà ſans doute, que vous en donnez un mauvais à Madame.

LISETTE.

Un mauvais?

ERASTE.

Mais s'il eſt bon, Lucinde, eſt engagée, à faire le contraire ne dites-vous pas que c'eſt la regle.

LISETTE.

Cela eſt bien different; une femme de chambre eſt, par ſon état, le conſeil privé de Madame, & Madame, quand elle fait vivre, ne doit rien faire ſans l'avis de ſa femme de chambre: c'eſt encore la regle....Mais revenons à notre entretien de tantôt; nous étions convenus, ce me ſemble.

ERASTE.

Voici Frontin, & j'ai mes raiſons pour ne point parler de cela devant lui.

LISETTE, *à part.*

Il croit que je l'aime encore. (*haut à Eraſte.*) Soyez en repos (*à part.*) Je vais faire confidence de cet amour à Lucinde, elle pourroit ſe fâcher ſi je lui en faiſois miſtere.

SCÉ-

SCÉNE IX.

ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

BOn jour, mes amis. Hé bien, qu'eſt-ce? Comment te portes tu, mon enfant ? Tu peux à préſent me faire ta cour, j'ai quelques minutes à te ſacrifier.

LISETTE, *tendrement.*

Adieu, l'Orange.

FRONTIN.

Hé fi!

LISETTE *plus tendrement.*

Adieu, l'Orange.

SCÉNE X.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

MOnſieur, voilà des adieux ſignificatifs.

ERASTE.

Nous nous adreſſions à merveille pour en faire une confidente! Cette folle s'eſt imaginée que je l'ai-

l'aimois ; & bien plus, Frontin, elle m'aime.

FRONTIN.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur.

ERASTE.

Il eſt vrai que la préférence doit t'étonner; mais cela ne laiſſe pas d'être.

FRONTIN.

La chienne !

ERASTE:

Raſſure-toi, je te l'abandonne.

FRONTIN.

Vous me faites-là un beau préſent ! m'abandonner une perfide. J'enrage ! Mais je ſuis un grand ſot ; je ne l'aimois pas, & ſon inconſtance me picque.

ERASTE.

Lucinde ne me paroît point diſpoſée en faveur de Mondor ; cela me raſſure. Liſette eſt chargée de l'affaire des vers. Mais mon amour que deviendra-t'il ? Et quelles meſures prendre pour le faire triompher ?

FRONTIN.

Voilà enfin l'épreuve de votre Roman.

ERASTE.

Ah ! bon, je puis corriger ici; il n'y a pas d'apparence qu'on vienne m'interrompre. Lucinde eſt rentrée, & je ne crois pas qu'elle reſſorte ſi-tôt.... Je reconnois-là mon Imprimeur, quel papier! Quel caractere !

FRONTIN.

Les doigts me démangent dès que je vois écrire; c'eſt une rage ; auſſi portai-je toujours avec moi mon ouvrage. Allons, cédons au noble tranſport qui nous

nous anime, écrivons, instruisons l'Univers. ... Trouvons d'abord un titre heureux; *Le parfait Domestique.* Fort bien, ou l'*Histoire curieuse & véritable du célebre Frontin.* Charmant début!

SCÉNE XI.

LUCINDE, ERASTE, FRONTIN.

LUCINDE.

Lisette vient de m'étonner. Les sentimens que ce garçon fait paroître, annonceroient en lui des inclinations plus relevées. Mais j'ai des soupçons sur sa naissance que je veux éclaircir. Le voilà, si je ne me trompe, dans quelque occupation sérieuse. Approchons doucement, & sachons ce que ce peut être.

ERASTE.

Le désagréable métier que de corriger des ouvrages! Voilà déjà plus de six fautes dans le premier feuillet. Tu lui diras de ma part, que je suis tout-à-fait mécontent.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

FRONTIN.

Comment diable! j'écris comme un ange! Si cela continue, l'Ouvrage sera court; je n'en ai fait que trois pages, & me voilà presque à la fin. Eh bien, il ennuira moins.

ERASTE.

Si tu voulois bien ne pas parler ſi haut.

FRONTIN.

Au reſte, c'eſt une belle qualité, & même aſſez rare, que de ſavoir être laconique; mais auſſi ne faut-il rien omettre des principales actions de ma vie. Recapitulons un peu. Dans les circonſtances de ma naiſſance, je n'ai rien oublié que le nom de mon pere, mais, ce n'eſt pas ma faute, que ne s'eſt-il fait connoître? Voilà mes campagnes ſur mer, de Toulon à Marſeille, & de Marſeille à Toulon.

ERASTE.

On a bien raiſon de dire qu'un ouvrage n'eſt pas encore achevé, quand il eſt entre les mains de l'Imprimeur.

FRONTIN.

Chapitre troiſieme. Comme quoi Frontin paroît à la cour, rend de grands ſervices à un jeune Seigneur, & le met dans le monde au moyen des bonnes connoiſſances qu'il lui donne.

LUCINDE *à part.*

Votre ſtyle me paroît beau.

ERASTE.

Trouvez-vous cela, Monſieur Frontin? Je ſuis fort aiſe qu'il ſoit de votre goût.

FRONTIN.

*Frontin entre valet de chambre de Monſieur ***.* il faut avoir de la diſcrétion, & ne point nommer le maſque. *Il vole ſon maître, qui s'en apperçoit, & ne le chaſſe point.* Je connoiſſois mon homme; il m'au-

m'auroit chaſſé ſi je l'avois ſervi fidélement.

ERASTE.

Il n'eſt pas permis de tenir contre tant de ſottiſes. Demande-lui s'il ſe mocque de moi.

LUCINDE, *à part.*

Cela ſuffit, je lui dirai.

ERASTE.

Monſieur Frontin fait l'agréable, il adoucit ſa voix : il en eſt ſans doute à quelque endroit tendre de ſon Roman.

FRONTIN.

Me voici à l'infidélité de ma Coquette. Allons, broyons du noir, barbouillons-là des plus affreuſes couleurs ; que ce tableau effraye tout ſon ſexe, qu'il ſoit ſemé de réflexions ; les reflexions ſont la rocambole des Romans.

LUCINDE *à part.*

Son Héroïne ne ſemble guere au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

J'entre dans un boſquet pour rêver à la perfide, je la trouve ſur un lit de gazon en Pet en l'air.

ERASTE.

Frontin ! Frontin !

FRONTIN.

Attendez, Monſieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. *Je lui jette un coup d'œil aſſez farouche, elle veut fuir mes reproches ; mais un orage épouvantable, inonde tout à coup le jardin. Dejà le boſquet eſt entouré d'eau, ma perfide en a juſqu'à mi jambe : je ne daigne pas lui donner le moindre ſecours, & je monte ſur un arbre.* Quelle magnifique deſcription ;

ERA-

ERASTE.

Frontin !

FRONTIN.

Je ſuis à vous.... Ah nous ſommes perdus!

(*Il touſſe, & fait des ſignes à Eraſte.*)

ERASTE.

Qu'as-tu donc ? que veux-tu dire ?

FRONTIN.

L'Orange, ſais-tu bien qu'il eſt ridicule de me faire attendre ſi long-tems pour une bagatelle ſemblable !

ERASTE *ſe retournant.*

Ah Ciel.... Madame, je vous fais mille excuſes; je ne vous croyois pas ſi près.

LUCINDE.

A quoi étiez-vous occupé ?

FRONTIN.

Madame, il eſt inutile de vous rien déguiſer : J'ai quelque goût pour les relations, & je m'amuſe, de tems en tems, à en donner au public. Cela ne doit point vous ſurprendre, car je ſuis petit fils, en ligne directe, de ce cocher fameux, qui a tant fait du bruit dans Paris. Mais j'ai toujours négligé l'ortographe, & l'Orange, mon camarade, me ſert pour ces minuties. Nous partageons les profits.

ERASTE, *bas à Frontin.*

Miſérable! Qu'as-tu fait ? m'avoir ainſi laiſſé ſurprendre !

FRONTIN.

C'eſt l'effet de la compoſition ; j'étois dans l'enthouſiaſme. Adieu, Camarade.

SCÉ-

SCÉNE XII.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE *bas*.

QUe veut dire ceci? Il parle à Frontin d'un air d'autorité! (*haut*.) L'Orange, ou avez-vous connu ce garçon-là?

ERASTE.

Madame; notre connoissance s'est faite à Lyon.

LUCINDE.

Etes-vous de cette Ville?

ERASTE.

Je crois qu'oui, Madame. (*à part:*) Je suis tout troublé.

LUCINDE.

Vous croyez? Ce sont de ces choses qu'on peut affirmer sans aucun doute: je connois les principales maisons de cette Ville, j'y ai même des parens. Avez-vous servi dans ce pays?

ERASTE.

Non, Madame, vous êtes la premiere personne à qui j'aye l'honneur d'offrir mes services.

LUCINTE.

Je vous ai pris chez moi, sans beaucoup m'informer de vous. Votre phisionomie, votre façon de penser & de vous exprimer, un certain air au-dessus de votre état, tout m'a parlé pour vous. Je crois que je ne me suis point trompée, & je

ſuis fort ſatisfaite de vous avoir.

ERASTE.

Madame, l'envie de vous contenter & de mériter vos bontés, m'aura ſans doute donné de nouveaux talens. Heureux de voir agréer mon zèle par la perſonne qui le merite le mieux !

LUCINDE.

Ce n'eſt point un compliment que je vous demande ; je veux connoître votre famille, & non pas votre eſprit ; je ſai que vous n'en manquez pas. Apprenez-moi qui vous êtes, qui ſont vos parens, pourquoi vous vous trouvez réduit à cet état ; car il me ſemble que vous n'avez point été élevé pour ſervir. On ne voit point des gens de votre ſorte agir avec cette liberté, cette aiſance que l'on n'acquiert que dans un certain monde. Je dirai plus, j'ai remarqué en vous des ſentimens qui ne ſe trouvent guère que dans des perſonnes bien nées, & dont l'éducation a perfectionné le bon naturel

ERASTE, *à part.*

Que cet examen eſt rude à ſoutenir ! Madame, mes parens ne ſont pourtant pas riches, mais ils coulent des jours paiſibles dans cet heureux état de médiocrité où la fortune eſt trop bornée pour inſpirer de vains deſirs, & où les deſirs ſont trop modérés pour ſouhaiter une plus grande fortune.

LUCINDE.

Mais comment donc ? voilà l'état du vrai ſage. Pourquoi les avez-vous quittés ? Je vous crois trop raiſonnable pour vous ſoupçonner de vous être brouillé avec eux .... Vous ſeroit-il arrivé quelque affaire ? auriez-vous des raiſons pour vous cacher?...

Vous

Vous me paroissez embarrassé. Rassurez-vous, je n'ai point envie de vous nuire. Dites-moi, l'amour n'auroit il point de part à ceci.

ERASTE.

L'amour, Madame? Quoi! vous pourriez penser...

LUCINDE, *à part.* (*haut.*)

Quelle agitation! Lisette a raison, il l'aime. Je ne suis point si sevère, & je sai qu'à votre age, on peut sans crime avoir une inclination. Je crois même m'être apperçue qu'il y a ici quelqu'un qui ne vous est pas indifférent. Oui, l'Orange, vous aimez, convenez-en. (*bas.*) C'est pourtant dommage, car, en verité, Lisette ne le veut pas.

ERASTE.

Hélas! Madame, il n'est que trop vrai qu'on n'est pas maître de son cœur; mais je mourrois plutot que de sortir du respect que je vous dois.

LUCINDE *bas.*

Il a peur de m'offenser en aimant ma femme de (*haut.*) chambre. Helas! il s'offense lui même. Puisque vous êtes entraîné par un penchant que vous ne pouvez vaincre, je vous avoue que vous êtes à plaindre; car enfin, avez vous bien réfléchi sur l'objet & aux suites de votre passion?

ERASTE, *bas.*

Je n'en doute plus, elle sait que je l'aime.

LUCINDE.

C'est parce que je vous connois de la raison que je veux que vous en fassiez usage. Répondez-moi l'Orange, c'est chez moi que vous aimez.

ERASTE.

Oui, Madame ; mais vous cherchez à me rendre malheureux. Quel intérêt peut vous faire desirer de savoir ce qui se passe dans mon cœur ! Mais que dis je ? Vous ne l'ignorez pas, & vous ne voulez m'arracher l'aveu de ma témerité que pour m'en punir avec la derniere rigueur.

LUCINDE *bas*.

L'aveu de sa témérité ! l'amour le met hors de lui-même. (*haut*.) Non, je ne veux point vous punir, mais vous tirer de votre aveuglement, s'il est possible.

ERASTE.

Ah ! Madame, puisque vous êtes instruite de mon secret, soyez-le aussi de ma résolution. Oui, quoi qu'il en puisse arriver, j'adorerai toute ma vie le charmant objet.....

LUCINDE.

Cela est un peu fort, De l'adoration ! Le charmant objet ? Mais on doit pardonner ce langage à l'Amant prévenu.

ERASTE.

L'amour ne m'aveugle point, Madame, mes expressions sont beaucoup au-dessus de ma pensée ; & la beauté, l'esprit & le cœur de celle que j'adore sont infiniment au-dessus de l'un & de l'autre ; c'est une justice que vous lui rendriez vous-même, si l'éloge ne vous faisoit pas rougir.

LUCINDE.

Oh ! C'en est trop. Quoi, l'Orange, songez-vous bien que votre amour pour elle me fait éprouver votre impolitesse ?

ERA-

ERASTE.

Moi, Madame ?

LUCINDE:

Allons, je vois bien que le mal a besoin d'un prompt remede, puisqu'il vous fait tourner l'esprit. Soyez tranquille, j'approuve votre passion, puisque vous le voulez, & dés demain vous serez heureux.

ERASTE.

Madame, je le vois bien; l'ironie est le parti que vous prenez. Je ne suis pas digne en effet de votre colere; mais sans votre ordre je ne serois pas coupable.

LUCINDE *bas.*

Il traite cette affaire on ne peut pas plus sérieusement. (*haut.*) L'Orange, je sçai les dispositions de votre maîtresse; & vous pouvez compter qu'en recevant votre main, son sort sera, pour le moins, aussi heureux que le vôtre.

ERASTE *bas.*

Elle m'aime ? Elle sait donc qui je suis ! (*haut.*) Ah ! Madame, est il quelque mortel qui se soit jamais trouvé dans une situation plus heureuse & plus charmante ? vous approuvez ma tendresse, vous souffrez que je vous consacre une vie, que je jure de passer à vos pieds. (*il se met à genoux*)

LUCINDE.

Vous poussez trop loin la reconnoissance; l'Orange, & c'est sans doute encore une suite du dérangement où vous jette votre amour. Levez-vous, & allez trouver Lisette de ma part.

ERASTE.

Que lui dirai-je, Madame ?

LUCINDE.

Tout ce qu'il vous plaira. Ne voudriez-vous pas que je vous dictaffe les chofes que vous avez à lui dire ? Arrangez-vous avec elle.

ERASTE.

Mais, Madame, elle eft dans votre confidence ?

LUCINDE.

Non, vraiment, c'eft moi qui ai l'honneur d'être dans la fienne. (*bas.*) Il eft abfolument dérangé! Il me fait pitié. (*haut.*) Dites lui donc, puifqu' il faut que ce foit moi qui vous inftruife, que je confens au mariage avec vous, & que je me charge même de la dot.

ERASTE.

Son mariage avec moi, Madame, il n'en a jamais été queftion.

LUCINDE.

Oh ! Je m'impatiente, à la fin. Quoi donc ? Vous aimez une fille chez moi, fans qu'il foit queftion de mariage ?

ERASTE.

Je ne l'aime point, Madame.

LUCINDE *à part.*

Ciel ! Qu'entends-je ? il aime ici, & ce n'eft point Lifette ?

ERASTE, *à part.*

Elle me parle de Lifette !

LUCINDE.

Vous m'en impofez. L'Orange. Lifette n'eft point fille à m'avancer des fauffetés ; & puifque vous ofez aimer chez moi, il n'y a qu'elle & le mariage qui puiffent juftifier votre hardieffe. Pefez-bien fur ce

que

que je vous dis, & laiſſez-moi ſeule.

ERASTE.

Madame....

LUCINDE.

Sortez, vous dis-je.

ERASTE, *en s'en allant:*

Je ſuis perdu!

LUCINDE *ſeule*.

Je crains d'avoir approfondi ce que je voudrois ignorer. L'Orange, que je trouvois ſi poli, ſi ſpirituel pour un Domeſtique, n'eſt autre choſe qu'un Amant deguiſé. Quelle temérité! Mais il eſt jeune, & ce n'eſt que folie. Il n'a pas ſenti les conſequences de ſa demarche. C'eſt quelque étourdi, quelque jeune homme de famille, à qui les Romans auront gâté l'eſprit. Il en fait lui-même; il n'en faut pas davantage pour tenter des aventures. Je dois pourtant lui rendre juſtice, ſa paſſion n'a paru qu'à titre de zèle, & de reſpect le plus ſoumis. Mais n'importe, malgré tout cela, je vais le renvoyer tout à l'heure. Mais voici Mondor.

SCÉNE XIII.

LUCINDE, MONDOR.

LUCINDE.

EH bien, Monſieur, aurons-nous des Vers?

MONDOR.

Oh! Je vous en réponds, & des bons!

LUCINDE.

Je n'en doute point ſi vous les faites vous-même.

MONDOR.

Oh! pour cela je ne ſuis pas ſi dupe ; j'aime beaucoup mieux les acheter tous faits ; cela eſt plus commode. J'en ai commandé dix mille au bon faiſeur ; vous les aurez, je crois, demain matin, car je les ai payés d'avance. Mais un ſoin plus important me rappelle auprès de vous; puis je enfin ſavoir comment je ſuis dans votre eſprit & dans votre cœur?

LUCINDE.

Comme une perſonne que j'eſtime beaucoup.

MONDOR.

J'enrage! Quand une femme dit à un homme qu'elle l'eſtime, c'eſt à peu près, comme quand un homme dit à ſa femme, qu'il la reſpecte. Un peu d'amour ne vaudroit-il pas mieux que cette eſtimelà?

LUCINDE.

Quoi! vous penſez encore à cela? J'ai cru que c'étoit, pour badiner que vous m'en aviez parlé tantôt.

MONDOR.

Pour badiner! Parbleu, Madame, je defie que quelqu'un puiſſe vous aimer en badinant: vos yeux y mettent bon ordre.

LUCINDE.

C'eſt donc tout de bon que vous m'aimez?

MONDOR.

Oui, Madame, & de bonne foi.

LUCINDE.

Je vais donc vous parler avec ſincerité. Vous ſça-

sçavez, Monsieur que je suis veuve.

MONDOR.

Tant mieux.

LUCINDE.

Je jouis de ma liberté, & grace au ciel ? je ne m'en ennuye pas encore.

MONDOR.

Oh! parbleu, vous serez libre avec moi plus que jamais; vous ne serez génée en rien.

LUCINDE.

Je me gênerai peut-être moi-même. Croyez-moi Monsieur, vous étes dans une âge où le joug de l' hymen est bien pesant. Vous vivez content, votre humeur est charmante: dès que vous seriez marié, vous deviendriez réveur, sombre, chagrin; j'ai dans l'idée enfin qu'une femme vous porteroit malheur.

MONDOR.

Voilà un conseil qui a tout l'air d'une audience de congé ?

SCÉNE XIV.

MONDOR, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, voilà une lettre qui presse.

MONDOR.

C'est, sans doute, un échantillon des Vers en question.... Non vraiment, c'est une Lettre de mon fre-

frere. Il me donne apparemment des nouvelles de ce Neveu dont je vous ai parlé, & dont je suis fort en peine. Madame..(*voulant s'en aller.*)

LUCINDE.

Non, monsieur, lisez ici; je sais trop combien l'affaire vous interesse.

MONDOR.

Puisque vous le permettez...

LUCINDE.

Je souhaite que ce que vous allez apprendre vous tire d'inquiétude.

MONDOR.

Ah!

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc?

MONDOR.

Eraste, mon neveu, est à Paris depuis trois mois

LUCINDE.

Ah! Je respire. J'ai cru que vous alliez m'apprendre qu'il étoit mort ou dangereusement malade... Je ne vois rien là qui doive vous affliger; il est peut-être a Paris, & ne peut vous trouver, faute de savoir votre nom; car vous en avez changé, sans beaucoup de raison, ce me semble.

MONDOR.

Sans beaucoup de raison! Quand on s'est battu, qu'on a tué son homme, & que l'affaire n'est pas encore accommodée.

LUCINDE.

Mais votre neveu étoit-il seul? N'avoit-il personne avec lui?

MON-

MONDOR.

Il est parti, à ce qu'on m'écrit, avec un Domestique nommé Frontin.

LUCINDE.

Ah qu'entens-je! (*haut.*) Frontin vient souvent ici, il est des amis de l'Orange, & l'un ou l'autre vous en donneront peut-être des nouvelles. Lisette.



SCÉNE XV.

LUCINDE, MONDOR. LISETTE.

LISETTE.

Madame:

LUCINDE.

Que l' on cherche Frontin : il peut rendre à Monsieur un grand service, du quel il sera récompensé: & que l'Orange vienne ici sur le champ. Rassurez-vous, Monsieur, vous apprendez bientôt ce qu'est devenu votre neveu.

MONDOR.

Hélas? Madame, que me serviroit de le retrouver? Vous le dirai je? Il est perdu pour moi, après l'indigne action par la quelle il vient de se deshonorer, lui & toute sa famille.

LUCINDE.

Qu'a-t-il fait? Expliquez-vous, de grace.

MONDOR.

Son pere marque qu'il a appris, & cela par des gens

gens qui l'ont vû en cet état, qu'Eraſte eſt au ſervice d'une Dame.

LUCINDE.

Ah, Ciel, Eraſte eſt chez moi.

MONDOR.

Je vous ſuis bien obligé, Madame, de prendre tant de part à cette affaire. Je connois votre bon cœur. Jugez de ma douleur, vous m'en voyez pénetré. Se faire laquais! Un enfant de famille! Un fils unique!

LUCINDE.

Ecoutez, il me vient une idée: Peut-être il eſt amoureux de la perſonne qu'il ſert.

MONDOR.

Parbleu, que ne ſe donne-t-il pour ce qu'il eſt? Si elle le refuſoit, elle feroit bien difficile.

LUCINDE.

Vous m'avez dit qu'il étoit bien fait, qu'il avoit de l'eſprit.

MONDOR.

Oh! de l'eſprit, il n'en a que trop! Mais point de jugement. A quoi croiriez-vous qu'il paſſoit ſon tems? A faire des Romans. La belle occupation.

LUCINDE.

Des Romans? Mais cela amuſe.

MONDOR.

Oui, Madame, des Romans, & de plus des Vers! Des Vers & des Romans! N'y a-t'il pas là de quoi faire tourner la cervelle la mieux timbrée? Il ne lui manqueroit plus que de faire des Comédies, pour être tout-à-fait joli garçon.

SCÉ-

SCÉNE XVI.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE.

ERASTE.

MAdame, je me rends à vos ordres.

LUCINDE.

L'Orange, Monſieur, ſe trouve dans un grand embarras. Il ne ſait ce que peut-être devenu un neveu qu'il attendoit ; vous pouvez l'avoir connu, puiſque vous êtes de Lyon, il ſe nomme Eraſte.

ERASTE *à part*.

Qu'entens-je ? Mondor eſt mon oncle. Ah ! que vais-je devenir ?

LUCINDE *bas*.

Quelle ſituation ! Je la partage, le pauvre garçon !

MONDOR *à Lucinde*.

Il paroît ſurpris ; il faut qu'il ſçache où eſt Eraſte.

LUCINDE *à Mondor*.

Parlez-lui doucement, ne l'effarouchez point.

MONDOR.

Viens-ça, coquin .... Non, non, raſſure-toi, mon ami. Je ne t'accuſe point d'être d'intelligence avec mon neveu. Tu le connois donc ?

ERASTE.

Oui, Monſieur.

MON-

MONDOR.

Et tu sais, sans doute, la belle équipée qu'il a fait, ce fripon-là ?

ERASTE.

Je sai, Monsieur, ce que vous voulez dire: mais ne l'accablez point de votre courroux. Il a trouvé, dans la faute même qu'il a commise, une punition plus sevére que celle que vous pourriez lui faire éprouver. Il est méprisé de celle qu'il adore; que faut-il de plus à votre vengeance ?

MONDOR.

Le pauvre garçon en a la larme à l'œil; il s'intéresse sérieusement pour mon neveu. Eh bien, fais en sorte qu'il paroisse à mes yeux d'une façon que je puisse le reconnoître sans rougir. Tu sçais

ERASTE.

Non, Monsieur. je l'ignore. (*à part.*) Ah ! Si j'allois être découvert devant Lucinde, que deviendrois-je ?

MONDOR.

Mais puisque tu sçais qu'il est chez une Dame... chez une Dame! chez quelque Coquette, sans doute ?

ERASTE.

Ah ! Monsieur, qu'osez-vous dire ?

MONDOR.

Parbleu, je m'en rapporte à Madame. Une femme qui a des laquais de cette espéce....

LUCINDE.

Voici Frontin.

MONDOR.

Ah Bon.

ERASTE.

Tout est perdu.

SCÉ-

SCÉNE XVII.

LUCINDE, MONDOR, ERASTE. LISETTE. FRONTIN.

LISETTE, *à Frontin.*

SI tu peux lui donner des nouvelles de ce qu' il cherche, ta fortune est faite.

FRONTIN.

Je tacherai de profiter de l'occasion. De quoi s'agit il?

LISETTE.

Il te le dira lui même. Monsieur; voilà Frontin, cet honnête garçon à qui vous voulez parler.

(*Eraste fait des signes à Frontin.*)

FRONTIN *à Mondor*

Monsieur, il est bien flatteur pour moi que mon Etoile m' ait procuré l' honneur de la satisfaction de.

MONDOR, *le prenant au collet.*

Point de compliment; tranchons court, s' il vous plait.

FRONTIN.

Monsieur, je suis bien votre serviteur. (*bas.* Quelle est donc cette fortune?

MONDOR.

Où est Eraste, mon neveu? Qu'est il devenu?

FRON-)

FRONTIN.

Erafte, Monfieur ? .... (*à Lifette*.) Ah! traîtreffe.

MONDOR.

Qu' as-tu fait de mon neveu ?

FRONTIN.

L' Orange, ne fçaurois-tu point où il eft?

ERASTE *bas*.

Garde-toi de me nommer.

MONDOR.

S' il ne répond, qu'on aille chez un Commiffaire.

FRONTIN.

L' Orange, un Commiffaire!

MONDOR.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Parbleu, voilà bien des façons ! C' eft moi qui fuis votre neveu; voyez fi vous voulez être mon oncle ?

LUCINDE.

Le fripon!

FRONTIN.

Traiter de la forte un neveu? Le fang ne parle plus aujourd' hui.

LISETTE.

C' eft un impofteur ; fon nom eft Frontin, je le connois depuis plus de fix ans.

MONDOR.

Comment, malheureux ! tu es affez hardi pour prendre le nom d' Erafte, & tu n' es que fon valet ? Qu' on aille de ce pas.....

FRON-

FRONTIN.

Eh! non, Monsieur, que personne ne bouge! L'Orange, èpargne-moi une indiscrétion; avoue toi-même que tu es Eraste, puisqu'on ne veut pas que je le sois.

ERASTE *se jettant aux genoux de Mondor.*

Eh bien, Monsieur, vous voyez ce neveu, qui ne doit plus vous sembler digne de l'être.

LISETTE.

Eraste! lui?

FRONTIN.

A propos, je te félicite de ta conquête.

LUCINDE, *à Eraste.*

Eh! par où ai-je mérité., Monsieur, une démarche aussi hardie & aussi offençante?

ERASTE.

Ah! Madame, songez du moins que je ne suis jamais sorti de ce respect auquel je m'étois voué en entrant auprès de vous.

MONDOR.

Dit-il vrai, Madame?

LUCINDE.

Je ne puis l'en dédire; c'est une réflexion que je faisois même il y a quelques momens. Je n'ai pas moins lieu de me plaindre de son étourderie; elle m'expose à des bruits que je n'ai pas mérités, & l'Orange doit pour jamais renoncer à me voir. Je ne veux pas cependant qu'il sorte sans récompense; je connois les prix des services qu'il m'a rendus, & lui tiens compte de ceux qu'il auroit voulu me rendre. Prenez cette boëte: je croi-

rois

rois vous offenser; si je vous payois autrement:

ERASTE,

Madame.....

LUCINDE.

Prenez-là, vous dis-je. Adieu l'Orange.

SCÉNE XVIII.

MONDOR, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

MONDOR.

ON se mocque de vous, mon cher neveu; mais consolez-vous, elle m'a refusé moi-même.

ERASTE.

Que vois-je! Son portrait?

MONDOR.

Son portrait! Ah, fripon! Que je le voye.... Oui, ma foi. Tu es trop heureux. Donne-le moi, tu vas avoir l'original.

ERASTE.

Quoi! Vous croyez.... Elle se fera peut-être trompée.

MONDOR.

Cours vite après elle. Mais va changer d'habit auparavant; elle a congédié l'Orange, & c'est Eraste qu'elle demande.

ERASTE.

Peut-on jouir d'un plaisir plus parfait?

FRON-